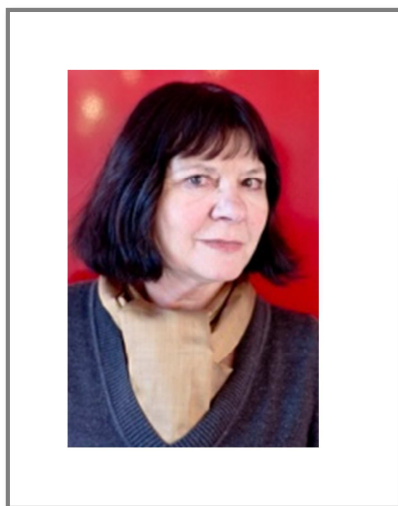




WWW.ECRIT-TOUT.FR

Pénétrer l'univers d'un auteur : Mme Danielle Robert-Guédon



Durant la soirée du **jeudi 22 mars 2012**, à partir de 20h, à la **Maison Associative de la Santé**, Bd, Albert Ier, à Rennes, le public pourra rejoindre les participants des ateliers d'écriture créative du jeudi soir et rencontrer l'auteure Danielle Robert-Guédon qui leur fera partager son univers.

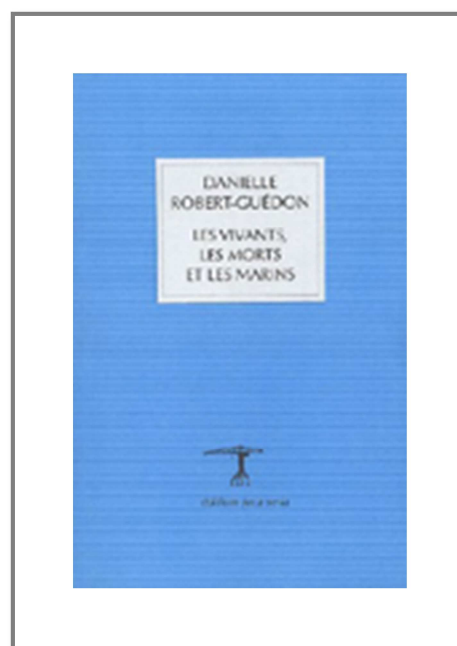
Elle parlera de ses œuvres et sera ouverte à toutes les questions. Cette soirée permettra aux participants de se retrouver et de partager avec une auteure pleine de sensibilité, un univers romanesque magnifique.

Danielle Robert-Guédon

Les Vivants, les Morts et les Marins

Ce récit de Danielle Robert-Guédon est à l'image de toute son œuvre : autobiographique. Une invitation à suivre l'auteur dans ce qu'elle donne à voir et à ressentir, dans les rues de Lisbonne, Nantes, Prague, Paris et Rio d'où elle témoigne, avec une grande sensibilité, des vivants, des morts et des marins (selon l'expression de Platon) qui éclairent sa vie. Un témoignage tout en retenue où l'auteur écrit à partir du réel pour saisir la substance du défilé et des épreuves des jours. La littérature prend corps en elle. Ses souvenirs se bousculent, moments de bonheur, d'amour, mais aussi de souffrance intense et « *un détestable scrupule à vivre encore* » quand survient la disparition des êtres chers. Récit dense et subtil servi par une écriture sensible ; chaque mot, chaque émotion a sa place dans ce chant d'amour.

C'est une errance entre trois ports, Lisbonne, Nantes et Rio et deux capitales, Paris et Prague où sont jetées les cendres de l'homme aimé, Magdi Senadji le photographe, prince des bars et de la lumière : « *Magdi est mort depuis plusieurs mois. Sur son passeport, date d'expiration : 24 mars 2003. Il a obtempéré. Rien ne s'invente.* » On pense parfois à un Jean-Claude Pirotte au féminin puisqu'on trouve des phrases sous la plume





WWW.ECRIT-TOUT.FR

de l'une qu'on penserait pouvoir lire sous celle de l'autre : « *Il y a des promenades qui ne mènent à rien, seulement aux bars.* » C'est qu'on est dans la même proximité des livres, des morts et de ceux qu'on aime qui sont parfois les mêmes...

Thierry Guichard *Le Matricule*



Publications de Danielle Robert-Guédon

Le désespoir du singe, éditions Balland, 1997

Le Grand abattoir, éditions Balland, 1999

Déposition, éditions Filigranes, 2000

Je reçois, éditions Balland, 2002

Mariages, éditions Frac Bretagne, 2003

Les vivants, les morts et les marins, éditions Joca Seria, 2005

La Rongère, éditions Argol, 2009



INTERVIEW : Mardi 21 avril 2009 Le pacte d'écriture

Grand critique d'art et écrivain, Bernard Lamarche-Vadel est au centre d'un récit qui vient d'être réédité sous le titre: La Rongère. Son auteur, la Nantaise Danielle Robert-Guédon, évoque les circonstances de son écriture.



WWW.ECRIT-TOUT.FR

D.M. Pourquoi avoir choisi de rééditer en 2009 l'ouvrage paru en 1997 sous le titre Le désespoir du singe?

D.R.G. Depuis longtemps, Catherine Flohic (éditions Argol) souhaitait publier un de mes textes et c'est elle qui m'a proposé de rééditer *Le désespoir du singe*, paru chez Balland.

Nous ne savions pas alors que le musée d'art moderne programmait une expo autour de Bernard Lamarche-Vadel [BLV], à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort, survenue en 2000. A ce roman, je souhaitais ajouter le texte Mercedes, le portrait de BLV par Magdi Senadji et une préface de Jean-Loup Trassard, afin de réunir encore une fois les proches de la Mayenne et d'Ille-et-Vilaine, le territoire sur lequel nous nous rencontrions. Il fallait donc un titre générique regroupant tout cela.

D.M. Tous ces textes témoignent d'abord de la forte amitié qui vous liait à Bernard Lamarche-Vadel. Vous évoquez son angoisse profonde, ses idées suicidaires. Peut-on parler d'un pacte d'écriture entre lui et vous?

D.R.-G. *Le désespoir du singe* est paru du vivant de Bernard Lamarche-Vadel. ce fut d'abord une nouvelle écrite pour la revue L'Infini, et augmentée ensuite pour en faire un roman. Il me lisait, chapitre après chapitre, et ne m'a jamais demandé de rien enlever.

D.M. Comment l'avez-vous rencontré? Votre livre montre que le cercle que vous formiez allait bien au-delà d'un groupe d'amis; plutôt un cercle de pensée, autour de la création artistique.

D.R.-G. Je l'ai rencontré en 1989 à l'artothèque de Vitré, dont il est devenu le conseiller artistique. Bien d'avantage qu'un rapport professionnel, notre relation est devenue très amicale, nous étions voisins de quelques kilomètres. Les vernissages d'expositions organisés soit chez lui soit chez moi (de même, nous nous partagions l'hébergement des artistes) ont contribué à tisser des liens particuliers. En ce sens que l'amitié était celle d'un groupe (d'un clan, disait-il) dont la grande préoccupation était la question artistique.

Bernard était un homme extrêmement exigeant pour lui et pour les autres, il fallait travailler, créer, se soutenir, s'entraider. Voilà sans doute ce qui l'a amené à me demander de broser son portrait. Cela prenait place dans une sorte de dispositif dont tout le monde devait sortir gagnant.

D.M. Au-delà du pacte d'écriture, un "pacte de vie" vous unissait-il?

D.R.-G. Notre relation a encore évolué quand Bernard Lamarche-Vadel s'est retrouvé seul à La Rongère. Il n'avait pas encore le permis de conduire, je le conduisais très souvent. En effet, au pacte d'écriture s'est ajouté tacitement un pacte de vie : aide accrue, y compris pour le quotidien (courses dans les magasins, confection des repas comme le jour où Pierre Michon est venu pour la première fois à La Rongère, accompagnement à des vernissages, etc).



WWW.ECRIT-TOUT.FR

D.M. Vous êtes restée d'une fidélité indéfectible dans l'amitié pour cet homme qu'il n'était pourtant pas facile à suivre...

D.R.-G. «Jamais il ne m'est venu à l'esprit de me dérober tant que B. vivrait », dis-je dans le livre. D'autant que Bernard songeait de plus en plus au suicide. Nous en parlions très souvent, nous en riions. Je n'étais pas la seule à qui il faisait part de cette envie de plus en plus précise mais étant la plus proche géographiquement (et de surcroît ancienne infirmière), il pouvait facilement évoquer devant moi diverses manières de mettre fin à ses jours. Je dis que nous en riions, il faudrait insister sur l'humour formidable dont faisait preuve cet homme. Et envers lui avant tout. Orgueil de l'oeuvre, humilité de l'homme. Distance perpétuelle envers les événements, volonté farouche de vivre en artiste, de mener à bien une oeuvre malgré ses difficultés de plus en plus grandes. Questionnement fondamental sur la création aujourd'hui.

D.M. De cet artiste, vous avez fait un personnage de roman...

D.R.-G. Véritable personnage de roman, en effet, qu'il était tentant d'essayer de le circonscrire dans plusieurs livres. Donc, d'évoquer la mort. Ce que je fais aussi dans le roman Le grand abattoir où pourtant il n'apparaît pas du tout.

Au bout du compte, la stupeur devant la mort nous était commune.

D.M. Le retour à Nantes, votre ville natale, est-il une façon de recommencer une autre vie, ou est-ce impossible ?

D.R.-G. En venant à Nantes, j'ai fui un territoire où Bernard Lamarche-Vadel, puis Magdi Senadji sont morts. J'ai fui aussi une époque révolue. Mais il est impossible de fuir le temps et les lieux. Alors oui, écrire autre chose mais en y englobant ce qui me constitue. Nous faisons tous cela, n'est-ce pas? L'impossible deuil sera, j'imagine, toujours en filigrane. Et c'est bien.

Recueilli par Daniel MORVAN.

Danielle Robert-Guédon : la Rongère. Ed. Argol, 212 pages, 19 €.

Exposition « Dans l'œil du critique », au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris à partir du 29 mai 2009.





WWW.ECRIT-TOUT.FR

Lecture sonore par Danielle Robert-Guédon

« Je suis arrivée à Saint-Malo en 1974, j'avais vingt ans. C'était l'époque des artichauts en fleurs, les champs aux alentours étaient violets. La mer était haute, la Rance n'avait pas, ce jour-là, l'odeur de son nom.

Mon premier logement : une canadienne plantée sur le camping d'Aleth, coincée entre une haie de tamaris et le grillage surplombant le chemin de ronde où se promenaient les vieux. Je les entendais se plaindre du soleil et du vent, je les apercevais, caquetant, abaissant leurs casquettes pour ne plus voir le large. De l'autre côté de la haie, les caravanes avaient été désertées pour la plage. Il suffisait d'attendre sans bouger, d'observer de loin les voiles et les ferries. Puis, quand les vieux rebroussaient chemin, quand les vacanciers remontaient au camping, je me préparais moi aussi à tourner en rond, d'abord sur l'ancien sentier douanier puis sur les remparts, intra-muros. A contre-courant, toujours. Fuyant la rue de La Soif impuissante à étancher celle de la foule. Je rentrais à la nuit tombée, me couchais à tâtons, m'endormais avec le bruit du ressac, m'éveillais de même, jours et nuits semblables, salés, balancés. Jusque-là, pas de déconvenues. Je pouvais me prendre pour une figure de proue dressée à l'extrémité du camping. Les circonstances m'avaient amenée là, je n'envisageais pas qu'elles me fussent défavorables. D'ailleurs, j'ai toujours aimé la mer.

Septembre est arrivé, les vacanciers étaient repartis, j'ai conservé mon emplacement triangulaire derrière la haie. Ne restaient, sous les auvents, que quelques anglais buvant leur thé. Les nuits fraîchissaient mais je connaissais la ville par cœur, ses rues humides parsemées d'étrons, ses courants d'air, ses échos lancinants, cornes de brume et mouettes. Tout aussi lancinante, la sensation d'une imposture malgré le goût des petits suisses Malo enchâssés dans leur boîte de carton. Malgré, aussi, la gargote de Madame Luang, où je dînais le soir pour ne plus entendre la pluie marteler la toile de tente. Il fallait se plier au bon vouloir de cette Laotienne ratatinée qui n'ouvrait qu'à ceux dont la tête lui revenait, trois ou quatre à la fois, pas davantage, tant l'espace était réduit, encore diminué par les marmites au sol débordant de l'arrière-cuisine. Les habitués se parlaient peu, avalaient sous le regard de Madame Luang le plat imposé et ressortaient, clandestinement eût-on dit, dans les rues de cette ville reconstruite « à l'identique » à laquelle ce lieu échappait, seulement identique à sa propriétaire sans âge et sans attaches.

Il y avait évidemment beaucoup plus de monde à la taverne Borgnefesse, rue du Puits aux Braies. Des fiers à bras, ceux qu'on appelle dédaigneusement les « voileux », tenaient cette adresse pour un privilège. Ils y buvaient et s'esclaffaient à la manière d'un soi-disant capitaine de la flibuste du XVIIème siècle dont on avait fortuitement retrouvé les mémoires dans une vieille malle, en 1944, après les bombardements de Saint-Malo. Qu'il se fût agi d'un canular ne les effleurait pas. Ni que ce fameux Le Golif, dit Borgnefesse, eût été inventé par un écrivain belge. J'avais découvert à la librairie du Môle cet Albert t'Sterstevens, ami de Blaise Cendrars. Dans cette boutique, outre les livres consacrés à la marine, le choix était restreint. Les volumes étaient serrés dans le fond de la pièce pour faire la part belle aux



WWW.ECRIT-TOUT.FR

aquarelles et photos de bateaux, phares et tempêtes. La même redondance était cultivée dans les bars et crêperies : nœuds de marins et mi-coques encadrés, ancres et cordages, baromètres en cuivre donnaient aux propos des forts en gueule un son de pacotille. L'île de Cézembre était leur grande affaire. A quatre kilomètres au large de la cité, ils pouvaient frimer en énonçant toutefois une latitude de 48°40'60 nord, une longitude de 2°4'60 ouest, tirant des bords, désignant le phare du Grand Jardin comme ils auraient crié « terre » après une longue traversée. Leur seule frayeur, une fois l'île abordée, était de faire exploser une ancienne mine. Mais le chemin était balisé entre la plage et le bar nommé sans plus d'ironie Le Repaire des Corsaires, où ils affrontaient des déferlantes de bière. A les entendre, tous expérimentés. A les voir, des pitres se moquant du monde. Au pied de la tour Quic-en-Croigne, les jeunes garçons déguisés en flibustiers n'étaient plus là pour distribuer des prospectus aux touristes, l'automne s'installait. J'ai fini par trouver une pièce à louer dans un vieil immeuble occupé par les bateleurs de l'été, avaleurs de sabres, cracheurs de feu et fakirs essayant de se refaire une santé avant la prochaine saison. L'un d'entre eux, dont le numéro avait consisté à s'allonger torse nu sur du verre pilé tandis qu'un autre le piétinait, collectionnait abcès et furoncles. A chaque étage, maigreur et débilité. Je n'avais pas l'intention de me faire avoir, je fuyais les remparts, revenais vers Aleth en longeant le port de Saint-Servan, montais vers le quartier de la Roseraie. Dans le petit cimetière dominant l'embouchure de la Rance, où sont enterrés religieuses et marins, il n'y avait plus d'artifices, plus de bobards. Tombes encalminées dans l'inéluctable, un vrai réconfort.

*Mais c'est en plein hiver que j'ai percé la ville à jour. Il avait exceptionnellement neigé, plafond bas dans les rues, brume s'accrochant partout, résistant au vent coulis. Sur le port de commerce, les tas de charbon étaient grimés en pics ridicules ; entre les écluses le clapot était inaudible. Pas d'avantage qu'en plein été, je ne pouvais me laisser convaincre, le décor était trop factice. La plus grande confusion régnait, ciel et mer pareillement opaques, bottes et cirés jaunes aussi inadaptés qu'une luge sur la houle. Les plages estompées. Et les murs resserrés. Suintant. Une ville à vau-l'eau où je vivais de travers, dont on m'avait dit le plus grand bien. Une phrase attribuée à Erik Satie m'a donné le dernier élan : « Bien que nos renseignements soient faux, nous ne les garantissons pas. » Alors j'ai définitivement tourné le dos à la ville de Saint-Malo. » **Danielle Robert-Guédon***

